

UBAYE

Terre de vie, terre d'envie



HISTOIRE
L'ÉPOPÉE
MEXICAINE

NATURE
JE SUIS
MASSIF D'UBAYE



De l'eau à la pierre

Après la rivière nourricière explorée dans notre précédent numéro, ces eaux vives qui abreuvant et vivifient notre vallée, nous plongeons aujourd’hui dans ses profondeurs minérales. Car si l’Ubaye façonne et anime les paysages, c’est bien la pierre qui les ancre et les élève.

Surgissant des entrailles de la Terre, marnes noires et marbre vert, grès et roches calcaires, quartz et ardoises, schistes verdâtres et violacés, offrent en Ubaye un atlas géologique d’une diversité hors du commun. Un répertoire fascinant qui se feuillète du regard, se parcourt en suivant les lignes de crêtes, se découvre de villages en églises, de hameaux en cimetières. Un monde minéral d’une saisissante beauté qui a façonné la physionomie singulière de ce confins des Alpes du sud.

Car la pierre n’est pas seulement matière : elle est métaphore. Socle sur lequel se bâtissent les rêves, fondation où s’enracinent les ambitions. Les Ubayens l’ont compris, qui ont su transformer ces affleurements rocheux en tremplin vers l’ailleurs. Sur ces assises minérales s’est édifiée une audace particulière, celle qui pousse les hommes à franchir les crêtes, puis les océans, avant de revenir ancrer leur réussite dans la pierre même de leur enfance.

Des trésors de roche qui ont fait la prospérité des exploitants d’« or vert » et la renommée de l’Ubaye, en s’illustrant de Notre-Dame de la Garde à Marseille jusqu’à New York ! Gris, pâles, bleus, rouges, rubanés, verts ou serpentineux, les marbres, légion dans cette vallée, ont inspiré les hommes pour la construction, la décoration et même leurs objets du quotidien. Du pont du Châtelet à Saint-Paul-sur-Ubaye, aux toits de Maljasset recouverts de lauzes, jusqu’aux villas dites « Mexicaines », la pierre se fait omniprésente.

De retour de leur exil fortuné outre-Atlantique, les Ubayens ont choisi ces belles ressources locales pour bâtir les fruits de leur audace. Ces demeures constituent aujourd’hui un patrimoine architectural remarquable, témoins d’un passé florissant qui participe à l’identité latino de l’Ubaye, à ces liens tissés par-delà les continents.

Le pouls du Mexique bat toujours dans la vallée. Et si l’eau de l’Ubaye continue de nourrir notre territoire, c’est bien sur la pierre que reposent nos mémoires et que s’édifient nos avenir. Deux éléments, une même fidélité.

Directeur de publication : Elisabeth Jacques, Présidente de la Communauté de communes Vallée Ubaye Serre-Ponçon

Rédactrice en chef : Marie-Stéphane Guy / A Plus d’1 Titre

Contributeurs : Hélène Homps, Eliane Dao-Lafont, Laurent Gannaz

Illustration de couverture : Céline Sérignac

Design : Céline Sérignac

Photos : Céline Magnier

Imprimeur : Trulli

Document non contractuel

Elisabeth Jacques

Présidente de la CCVUSP



Terre de vie, Terre d'envie

S O M M A I R E

★★★

6

N A T U R E

JE SUIS **MASSIF D'UBAYE**

8

G É O L O G I E

DES PIERRES, DES ROCHES, **DU MARBRE VERT**

18

C U L T U R E

ARTISANS ET ARTISTES, **DIALOGUE À QUATRE MAINS**
AHRAM **LEE**
MAXIME **DOUILLET**

38

H I S T O I R E

LES UBAYENS **AUX AMÉRIQUES**
VILLA **BLEUE**
VILLA **PUEBLA**
ART **FUNÉRAIRE**
ENTRETIEN AVEC **UN CONSUL**

42

G E N S D ' I C I

FRÉDÉRIC JEAN **DE LA NEIGE AU LAC**
JULIEN GARINO **PAYSAN ET DAMEUR**

JE SUIS MASSIF D'UBAYE

Mémoire vivante de pierre, d'eau et de vent. Gardien des neiges et des sources, de sa voix minérale et poétique, la montagne d'Ubaye fait vibrer l'âme alpine au rythme éternel des saisons. Protecteur, nourricier, source de bien-être et de plaisirs, montagne de loisirs, d'aventure et de travail, je suis massif d'Ubaye.

D'un choc tectonique, mes sommets, notamment les emblématiques Chambeyron et Parpaillon, ont surgi au Quaternaire des profondeurs de la terre. Depuis cette nuit des temps, je veille sur la vallée de l'Ubaye que j'ai façonné, patiemment, au fil des millénaires. J'ai creusé son sillon à la force de mes glaciers, j'ai sculpté ses roches calcaires, j'ai guidé ses torrents et sa rivière fougueuse. De mes entrailles est née la vallée, de mes pentes sont nées les vies. Sans moi, rien ne serait. Je suis la mémoire du monde minéral, le gardien des neiges et des sources, l'ombre tutélaire qui protège et nourrit. La toile de fond de ce territoire à la croisée des Alpes et de la Provence.

Je suis vivant. Mes forêts des versants ombragés de l'ubac bruissent de murmures anciens, mes alpages s'ouvrent comme des livres de sagesse. J'ai vu passer les siècles, les peuples et les frontières. J'ai entendu parler l'occitan, l'italien, le français. Je suis l'âme de l'Ubaye, une terre de passage et de refuge, de courage et d'attachement, de transhumance et de migrations, de loisirs et de conquêtes en mes sommets.

Je suis protecteur. Mes cimes se dressent comme des remparts. Aiguille de Chambeyron (3 412m), pics de la Fonte Sancte (3 385m), Grand Bérard (3 046m), tête de Siguret (3 032m), Chapeau de Gendarme (2 682m), Grande Séolane (2 909m) ou Pain de Sucre de la Méa (2 560m), freinent les

vents du nord, retiennent les nuages, encadrent les tempêtes. Dans mes replis se cachent les villages, blottis à l'abri de mes bras. Dans mes gorges abruptes, les eaux vives éclaboussent de vitalité.

Je suis nourricier, ensoleillé et cultivé à l'adret. Mes prés donnent herbe et parfum, mes torrents offrent l'eau claire, mes pentes accueillent les troupeaux à la belle saison. Je donne le foin d'été, les fruits sauvages, les plantes médicinales. De moi naissent les fromages, les miels, les senteurs. J'apaise et je sustente. Les hommes m'ont toujours respectée, car ils savent que leur subsistance dépend de mon souffle. Quand la neige s'attarde et que le printemps se fait attendre, c'est moi qu'ils regardent, c'est moi qu'ils invoquent.

Je suis bien-être. Qui s'aventure sur mes 900 kilomètres de sentiers balisés sent mon souffle dans ses poumons, la pureté de mon air, mes silences et ma douceur méridionale. Je suis la promesse d'un ressourcement, d'un retour sur soi. Mes lacs reflètent la paix du ciel, et calment les esprits agités. Je guéris sans parler : je donne le repos, la lenteur, la gratitude.

Je suis plaisirs et loisirs. En hiver, les pentes de mes stations de ski de Pra-Loup, du Sauze-Super Sauze et de Saint-Anne se couvrent de poudreuse et j'accueille les skieurs, les surfeurs, les enfants aux joues rouges. Les skieurs de fond du domaine nordique de Larche s'immergent sans retenue dans le bain de jouvence et de jouissance de mon Parc. En été, mes chemins s'ouvrent aux randonneurs, aux cyclistes, aux parapentistes, aux grimpeurs qui se délectent de mes pentes et mes courbes, de mes sommets et de mes cavités. Je suis terrain de jeu et de rêve. A chaque saison j'invente un bonheur nouveau.

Je suis aventures. Les explorateurs, les grimpeurs, les rêveurs me cherchent pour éprouver leur courage. Ils gravissent mes arêtes, bravent mes caprices, s'émerveillent de mes levers de soleil. Dans mes hauteurs, le monde se réduit à l'essentiel : la roche, l'air, la lumière. Je rappelle aux hommes leur petitesse et leur grandeur tout à la fois.

Je suis travail. Sous mon manteau se cachent les efforts humains : les pistes entretenues, les remontées mécaniques, les refuges, les fermes d'altitude. Grâce à moi, des familles vivent, des métiers perdurent. Je donne de l'emploi et de la dignité. Les hommes et les femmes de l'Ubaye connaissent ma rigueur mais aussi ma générosité. Ils ont appris à vivre avec moi, à me respecter, à tirer de moi le juste nécessaire. Ils portent mon empreinte sur leur peau et dans leur accent.

Je suis massif d'Ubaye. Éternel, humble et souverain. Et je veille. ★

Brec de Chambeyron





L'UBAYE PAR **LA FACE MINÉRALE**

G E O L O G I E



DES PIERRES, DES ROCHES DU MARBRE VERT

Terre géologiquement tourmentée, l'Ubaye a accouché de quelques merveilles de roches. Des marnes noires jurassiques jusqu'au marbre vert qui a fait la prospérité de la vallée. De pierres en carrières, en remontant les filons, lecture d'un paysage qui raconte une aventure hors du commun.

Depuis Barcelonnette, en remontant la longue, très longue vallée de l'Ubaye qui s'élève imperturbablement, irrémédiablement, en direction du Bric de Rubren et des sommets franco-italiens, la géologie semble prendre un malin plaisir à brouiller les repères, alternant les marnes noires de l'époque jurassique, des dépôts sédimentaires qui composent les bases des versants, et les grandes nappes de flysch, vastes conglomerats mêlant calcaires et grès, formant des plis de plusieurs centaines de mètres d'épaisseur. Ce joli monde de cailloux compliqué, construit entre les massifs cristallins externes des Écrins et du Mercantour, fruit de surrections, de métamorphoses et de transformations diverses, porte aussi la trace des glaciers qui y ont œuvré, taillant, érodant, usant, telles des machines démesurées au service d'un processus sans début ni fin... « *Au Quaternaire, les grands glaciers se sont succédés entre la vallée de l'Ubaye et la Durance pour mourir à Sisteron*, confirme Olivier Sivan, le géomorphologue de l'étape. *En se retirant, ils ont modelé les bords de la vallée en l'érodant, entaillant facilement les marnes et les flysch, tendres, dessinant des roches moutonnées, créant des ombilics glaciaires. Et puis, ils ont aussi laissé des dépôts sur les versants, une couverture morainique faite de calcaires, de bouts de roches métamorphiques...* ». (...) »



Cette plongée dans les tréfonds de l'Ubaye se découvre comme l'on feuillette un atlas de géologie complexe. Après le village de Jausiers, voici des calcaires stratifiés recouvrant des marnes, ainsi que des roches sédimentaires riches en quartz, des ardoises... Vers Tournoux, ce sont des schistes verdâtres et violacés. À Saint-Paul-sur-Ubaye encore, là où la vallée s'élargit notablement, c'est au tour des marnes noirâtres d'occuper le fond de vallée, recouvertes sur les flancs de la montagne de strates calcaires qui s'échelonnent sur plus de 1 000 mètres de haut !

Et puis, au cœur de cette étrange compilation, il y a des curiosités, des raretés. De ces constructions exceptionnelles et facétieuses issues des entrailles de la croûte terrestre, tendues à la main des hommes. À Maurin, tout en haut de la vallée du Longet, là où l'Ubaye va chercher sa source, ce trésor a un nom : le marbre vert !

Autrement appelé « vert de Maurin » ou vert des Alpes, cette roche carbonatée est un calcaire cristallin composé de calcite et de serpentine : « *Lors du plissement alpin, des bouts*

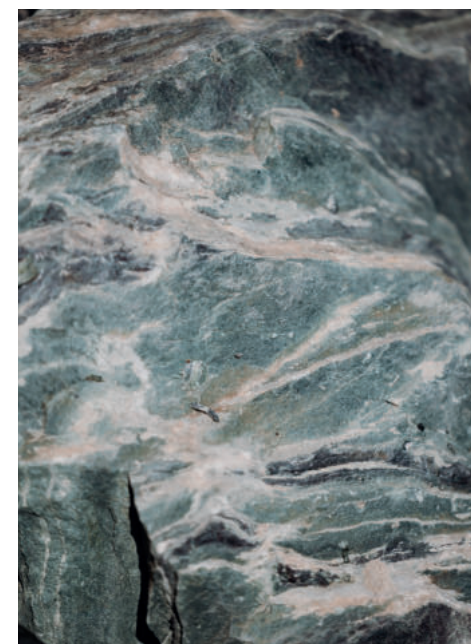
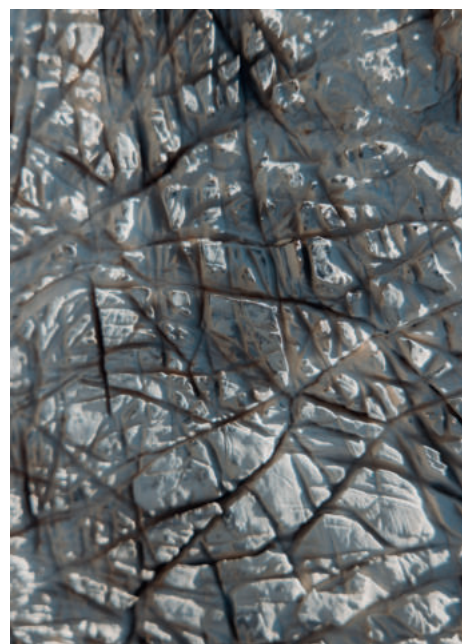
du plancher océanique sont remontés, jusqu'à affleurer à la surface, rappelle Olivier Sivan. *Ces roches éruptives sont issues du magma qui s'est épanché dans l'eau de mer avant de rejaillir ici.* » Des pierres vert foncé, d'apparence mate, peuvent aussi briller au soleil.

Une falaise du bout du monde

Après le hameau de Maljasset, en suivant le vallon de l'Alpet, quelques cailloux, telles des pépites, constellent le chemin, un filon pour allumer la fièvre. Il faut suivre la trace, braver une rude montée, et 200 mètres de dénivellée, pour dénicher une ancienne carrière nichée dans une faille du rocher, à plus de 2 000 mètres d'altitude. Ici, dans le silence minéral de la montagne seulement teinté par le croassement de quelques chocards à bec jaune, le face à face est surprenant, sidérant : au milieu de cônes d'éboulis que peinent à coloniser quelques arbrisseaux, voici un vaste éventrement surplombé d'une falaise d'une centaine de mètres de haut, toute d'ophicalcite, cette



Dans les années 1950, l'ancienne carrière de marbre vert de Maurin comptait plus de 80 ouvriers.



variété de marbre à base de serpentine. Dans ce microcosme du bout du monde, par le jeu du hasard et d'une chimie complexe, ces roches se sont intercalées dans le calcaire marin, et présentent des veines de quartz, de serpentine donc, et de calcaire. Une merveille de la géologie. Derrière la fascinante brillance, l'image, marmoréenne et glacée, toute fantastique qu'elle soit, semble encore imprimée de l'histoire de lilliputiens attelés, attachés à cette faille alpine pas comme les autres. Des détails y suent encore le labeur et l'ardeur de la tâche : des traces de taille, avec à mi-hauteur une géométrie en creux, trace d'une plaque qui y a été découpée, des marches grossières, taillées tout au long d'une fissure, ou, encore, abandonnés, un étai en bois, une barre de métal ainsi qu'une corde élimée, témoins fantomatiques... (...)

L'UBAYE SE DÉCOUVRE ET SE FEUILLETTE COMME UN ATLAS DE GÉOLOGIE COMPLEXE

Retour dans le passé... En 1850, la réputation du marbre vert de Maurin a largement dépassé les frontières de la vallée, attirant en ce pays perdu tout un petit monde d'industriels et de banquiers en quête du fameux « or vert ». La carrière de l'Alpet, peut-être la plus réputée des exploitations qui jalonnent ce haut pays, est alors exploitée par les frères italiens Charles et Étienne Dépétris, sous la supervision de la banque Gassier : une activité florissante. *« Les carrières entrent dans l'ère industrielle, vers une extraction de masse, écrit Céline Laforest*, on construit des cabanes pour le logement de quatre-vingts ouvriers en 1950. »* Ils seront une centaine au début du XX^e siècle, majoritairement Italiens, à ne connaître ni le froid ni la douleur, s'acharnant à exploser, équarrir, scier, extraire et acheminer des blocs de plusieurs tonnes, enchaînant sans trêve les journées de travail, même le dimanche car on ne peut compter que sur quatre à cinq mois de beau temps.

Mieux que l'« Italien »

« Le transport des blocs extraits est décliné à ces étapes de chargement et d'enlèvement par des charrettes à deux roues tirées par des attelages de six à huit chevaux », poursuit Céline Laforest. De véritables expéditions se succèdent alors jusqu'aux plus grandes villes françaises, et plus loin encore. C'est qu'en bout de chaîne, la convoitise est forte. Commerçants, architectes, artistes, bâtisseurs, tous ont les yeux qui s'illuminent à l'appel du marbre vert de Maurin, qui supplante même le vert de mer italien des carrières de Ligurie ! À Marseille, Léon Vaudoyer, l'architecte de la ville, intègre ainsi massivement le fameux « vert » dans le premier projet de la nouvelle cathédrale de Major, celui-là venant constituer seize colonnes dans les collatéraux et quarante autres entre les chapelles du Sacré Cœur et de Saint-Lazare, etc. À Marseille toujours, le mur autel de Notre-Dame de la Garde est taillé dans le même marbre, tout comme les seize colonnes de la basilique de Fourvière, à Lyon, qui encadrent les chapelles latérales. À Paris encore, le marbre vert sert à construire le soubassement de l'autel du tombeau de Napoléon 1^{er}, à la décoration de



l'opéra Garnier ainsi que des médaillons des piédestaux des statues de la place de la Concorde. La fièvre prend jusqu'aux États-Unis. Mais l'industrie du marbre finit par se tarir avant la deuxième guerre mondiale, faute d'accessibilité et de rentabilité, au profit de productions indiennes et chinoises. Restent dans la montagne quelques jalons, des traces de blocs et d'outils, qui n'attendent qu'un regard ou une attention pour reprendre vie. Une simple pensée pour les forçats du marbre vert : un précieux caillou sur un chemin de mémoire. ★

**Céline Laforest, Doctorante en histoire de l'art à Aix-Marseille Université, a mené ses recherches sur le marbre vert Maurin. Elle est aussi l'auteure de « Marbres de la vallée de l'Ubaye », un livre publié et vendu par l'association La Sabença de la Valèia.*

DES TRACES EN UBAYE



Grâce à l'argent d'anciens émigrants de retour du Mexique, le marbre vert local est aussi un objet de prestige et d'apparat : on le retrouve dans de belles cheminées, dans des encadrements de fenêtres, des tables rondes et autres objets. Certains cimetières -pierres monumentales- et édifices locaux comme le maître-autel de l'église Saint-Nicolas de Myre à Jausiers ou la médiathèque de Barcelonnette témoignent aussi de cette histoire. Plus prégnant encore, on le retrouve dans l'église paroissiale de Barcelonnette (colonnes), reconstruite entre 1921 et 1928, ainsi que dans l'hôtel de ville, la plupart des éléments de façade de celui-ci étant en pierre de Serenne verte.

A gauche : église paroissiale de Barcelonnette.

UNE INFINIE MINE DE ROCHES

L'Alpet, mais aussi Les Graves, la Blave, les Blavettes, le vallon des Hugues, les Prés de Ruben... En haute vallée de l'Ubaye, et dès 1838 dans la vallée de Maurin, de nombreuses carrières de marbre vert ont été ouvertes avec plus ou moins de succès, parfois vite abandonnées pour le manque d'éclat ou d'homogénéité des roches. Celle de Maurin a été exploitée tardivement, jusqu'en 1940, avec par la suite quelques tentatives de relance qui n'ont pas abouti.

Outre le marbre vert, d'autres marbres de toutes sortes ont été exploités dans la vallée. « *La vallée de l'Ubaye est riche, très riche en marbres*, raconte David Martin dans « *Excursions dans les hautes vallées de l'Ubaye* », écrit à la fin du XIX^{ème} siècle (éditions Sabença de la Valèia). Les marbres gris, pâles, bleus, rouges, rubanés, brèches, verts ou serpentineux, y abondent en telle quantité qu'on pourrait appeler cette vallée « la vallée des

marbres ». Parmi les plus connus, des marbres roses, vestiges de blocs erratiques laissés-là par les glaciers lors de leur retrait, ont été exploités sur le secteur du Châtelet dès l'Antiquité et jusqu'en 1950 : il s'agit du fameux marbre de Serenne. Selon Céline Laforest, « *ce marbre rose, gris ou vert clair, un peu noduleux, a servi essentiellement dans la construction et la décoration, pour les encadrements de portes et de fenêtres, pour les objets du quotidien.* » Certains, sous leur forme moins « noble », ont aussi été employés dans la construction -comme le pont du Châtelet à Saint-Paul-sur-Ubaye. Les carrières locales ont par ailleurs servi des usages plus directs. Toujours à Saint-Paul, un certain nombre de maisons ont ainsi été recouvertes de lauzes, ces plaques de schistes étant extraites localement à La Barge, à Maljasset ou à La Combe-Brémond, dans le vallon de Mary. ★



QUAND LES PIERRES DE L'UBAYE VOYAGENT

On retrouve le marbre vert de l'Ubaye à Marseille sur le mur autel de Notre-Dame de la Garde, sur les colonnes de la Basilique de Fourvière à Lyon, sur le tombeau de Napoléon 1^{er} aux Invalides ou sur les statues de la place de la Concorde. ★

Les balustrades du grand escalier de l'opéra Garnier à Paris ont été réalisées en marbre vert de l'Ubaye.



ARTISANS ET ARTISTES DIALOGUE À QUATRE MAINS

Et si l'art contemporain s'inspirait des gestes d'hier pour inventer ceux de demain ? En explorant les passerelles entre art contemporain et artisanat local, la Communauté de communes, le Frac Sud, Voyons voir et le Centre d'art de Jausiers ont invité des artistes contemporains afin de renouer avec les savoir-faire artisanaux à travers une exposition et deux résidences d'artistes.

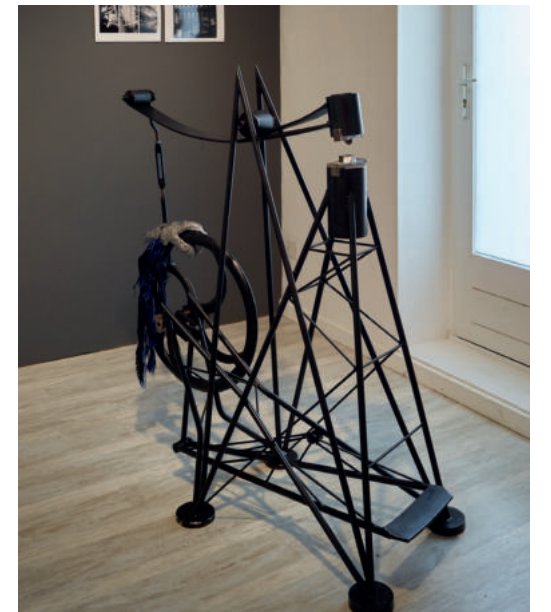
Dans le Centre d'art de Jausiers, que la Communauté de communes Vallée de l'Ubaye Serre-Ponçon a totalement repensé, l'exposition « Ce que façonne l'esprit » a, jusqu'à son échéance en septembre dernier, rappelé qu'art et artisanat se mêlent et se nourrissent, se jouant d'une frontière assez perméable. « *Quand l'objet est conforme à l'idée qui lui préexiste, il relève de l'artisanat, et quand le créateur ne sait pas exactement ce qu'il va faire de son objet, il s'agit d'un objet d'art* », définissait le philosophe Alain. L'art s'affranchit ainsi de l'utile mais pas des techniques. Et c'est bien ce qu'a tendu à démontrer l'exposition d'images et d'objets fabriqués par une vingtaine d'artistes contemporains, réactualisant les savoir-faire locaux. « *L'art du faire a longtemps été opposé à l'art de penser, les disciplines tendent aujourd'hui à se rassembler pour défendre des valeurs communes* », résume Cécile Coudreau, responsable de la programmation artistique pour le Fonds régional d'art contemporain Sud, organisateur de l'exposition. « Ce que façonne l'esprit » a ainsi donné à découvrir des œuvres inspirées ou utilisant des techniques artisanales, de la joaillerie à l'ébénisterie, de la tapisserie à la tannerie. Suscitant et éveillant de nouveaux regards sur l'art contemporain. L'une des missions du Frac.

Depuis plusieurs années, les Fonds régionaux d'art contemporain s'attèlent, en effet, à réunir des collections publiques d'art contemporain, à les diffuser auprès de tous les publics et à inventer des formes de sensibilisation à la création actuelle. Au Centre d'art de Jausiers, le Frac Sud a trouvé un écrin adéquat pour présenter une partie de ses collections et aller à la rencontre des habitants et visiteurs de cette vallée. Sans véritable hasard, le Centre est pertinemment situé sur le chemin de la Viapac, cette route de l'art contemporain (200 km) reliant Digne-les-Bains à Caraglio en Italie, grâce aux œuvres de douze artistes. Désormais, une halte à Jausiers est une invitation à se frotter à la richesse des expressions artistiques les plus diverses et parfois les plus surprenantes. Avec « Ce que façonne l'esprit », le Centre d'art de Jausiers et le Frac Sud sont allés plus loin, « *en tissant des liens plus étroits entre l'art contemporain et le territoire, notamment à travers deux résidences d'artistes* », confirme Cécile Coudreau.

Des résidences d'observation

Deux résidences au format peu habituel, s'inscrivant cependant en continuité dans le thème de l'exposition. Proposées en partenariat avec l'association Voyons voir art contemporain et territoire, avec singularité, ces résidences ont permis

l'accueil de deux artistes en observation auprès d'artisans. Ainsi, l'artiste coréenne Ahram Lee a suivi les process de fabrication des biscuits de *La Réserve de l'écureuil* à Jausiers, quand Maxime Douillet s'est installé dans la Forge de l'Ubaye (Barcelonnette) du coutelier Joël Giavelli. Une expérience collaborative et immersive visant à la fois à nourrir le travail de recherche des artistes, et à valoriser artistiquement les savoir-faire des artisans de l'Ubaye. Les œuvres créées à l'issue des résidences se sont ajoutées en cohérence à celles de l'exposition. Comme un témoignage concret de la liaison entre art et artisanat. ★



En haut : oeuvre éphémère d'Ahram Lee installée au belvédère de Jausiers, le marteau-pilon de Maxime Douillet s'insère dans l'exposition « Ce que façonne l'esprit » du Centre d'art de Jausiers.



AHRAM LEE EXPLORE LE GESTE RÉPÉTÉ

Pendant un mois, Ahram Lee, artiste confirmée d'origine Coréenne, a plongé ses mains créatives dans la pâte de la biscuiterie **La Réserve de l'écureuil** et tenté d'apprivoiser un geste artisanal précis pour le transformer en une expression artistique.

Mesures, ordonnancement, classement, énumération, accumulation, Ahram Lee n'en finit pas de questionner le temps. Le temps qui s'entasse. Le temps qui s'écoule. Le temps de l'apprentissage. Celui nécessaire à la maîtrise du geste. Poétique et subtile, l'artiste discrète, née à Séoul en 1980, résidant et travaillant à Marseille depuis plus d'une vingtaine d'années, s'est glissée pendant un mois dans le laboratoire de la biscuiterie La Réserve de l'écureuil à Jausiers. Auprès d'Ingrid Le Bozec et Brigitte Prévot, les deux gérantes présidant, depuis mai 2023, aux destinées de cette fabrique artisanale, elle s'est évertuée à façonner à la main des tartes de pays. L'une des spécialités des deux biscuitières.

Dans sa recherche systémique, Ahram a enchâssé, à son rythme, les histoires de temps. « Je me suis intéressée à cette tarte qui a traversé les âges, puis au geste pour froncer régulièrement le contour de la tarte, geste qu'il faut mainte fois répéter pour l'acquiescer et le reproduire à l'identique pour chaque pièce », explique-t-elle d'un filet de voix. Ingrid, qui aujourd'hui réalise une cinquantaine de tartes par jour, reconnaît avoir mis plus d'un an pour que ce geste technique devienne un automatisme. Pour Ahram, l'évolution de sa progression a constitué le point de départ de son œuvre de fin de résidence. A travers des dizaines d'essais de fonds et contours de tartes aux formes plus ou moins abouties, la plasticienne a rendu

hommage au travail de la main. « *J'ai aussi voulu incarner le plaisir d'apprendre, de découvrir, de persévérer, de recommencer. De répéter un mouvement manuel qui répond à celui de l'esprit.* »

Le mouvement fascine l'artiste. Citant Héraclite, « *On ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve* », elle observe les effets du temps, le changement constant, à peine visible à l'œil nu, la discrète variation de l'inerte qui pourtant bouge, très lentement. Ce processus, Ahram l'inventorie. L'installation née de son immersion à la biscuiterie n'y échappe pas. Elle propose une série de tartes en pâte autodurcissante. Les ratées et les difformes font partie du processus d'apprentissage et donc de l'œuvre éphémère installée au belvédère de Jausiers. Baptisée « Chiqueter en litote », la création, vouée à être balayée par les vents et le temps, revendique son origine pâtissière. Chiqueter consiste à pincer régulièrement la bordure d'une tarte, en lui donnant un joli mouvement perpétuel.

Un geste décrypté par le menu détail que Brigitte et Ingrid sont étonnées, mais flattées, de retrouver dans une œuvre d'art surplombant la commune. « *D'une certaine façon, nous avons pris conscience que notre savoir-faire répondait aussi à une démarche artistique* », disent-elles de concert. Plus qu'une « *belle rencontre, inattendue et enrichissante* », l'expérience a permis, contre toute attente, de susciter un élan artistique. Brigitte a débuté une œuvre. D'art, cette fois-ci. ★

MAXIME DOUILLET

LA FRAPPE DU DESIGNER

Son immersion de quatre semaines dans *la Forge de l'Ubaye* du coutelier Joël Giavelli, a conduit l'artiste-designer Maxime Douillet à frayer dans le passé industriel de la vallée de l'Ubaye et à questionner l'automatisation.



Garé à côté de la Forge de l'Ubaye, dans son camion dans lequel il réside de résidences en résidences, de projets en projets, Maxime Douillet se raconte. Tawa, son chien, s'est recroquevillé à son habitude sous TechnOcocon, la machine à café avec laquelle l'artiste-designer a obtenu le prix région Sud design. Un étonnant et élégant objet en fonte qui tente un trait d'union entre les époques et sert un café bien serré. « *Cette machine à remonter le temps embrasse le tangible qui manque à notre ère numérique, tout en soulignant les émotions humaines qui font intrinsèquement partie des étapes de l'élaboration d'un expresso* », explique le créateur, diplômé des Beaux-Arts de Marseille. Une création qui résume à elle-seule la démarche du designer.

Touche-à-touche, manuel par excellence, en plus du design, Maxime s'est formé aux métiers du bois et de l'ameublement, à la production et à la mécanique. Quand il n'enseigne pas à l'ESDAC (Ecole de design), il est possible qu'il soit dans son atelier marseillais, ou encore à se frotter à la mécanique de précision dans l'entreprise de tournage-fraisage qui le mécène, à moins qu'il soit à nouveau au Québec en train de construire escaliers et passerelles en bois à flanc de falaises, sur les sentiers des parcs naturels. Un éclectisme relié cependant par un fil conducteur : créer des objets à forte sensibilité, des objets souvent manifestes. « *De façon moins évidente qu'avec un film ou un livre, on peut transmettre de l'émotion, de la réflexion, de*



la revendication avec un objet. C'est ce qui m'intéresse : dire. » Dire avec un objet usuel, du quotidien. Dire en stimulant le champ artistique, en questionnant, en s'amusant. Interroger sans cesse l'utilité de l'art. « *Peut-être même proposer une vision du monde avec des objets différents* », se risque-t-il.

Faire écho au passé industriel

Alors forcément, la proposition conjointe du Frac Sud et de l'association Voyons voir art contemporain et territoire, d'une résidence en immersion auprès de Joël Giavelli, forgeron-coutelier de Barcelonnette, ne pouvait que séduire le facétieux artiste. Mais patatra, un mois avant la résidence, Maxime se brûle gravement l'avant-bras, subit une greffe de peau, se retrouve le membre blessé immobilisé dans un gant compressif, quasi inutilisable. Obstiné, Maxime n'est pas du genre à renoncer, « *surtout devant une si belle opportunité de travail me permettant de jouer à nouveau sur les frontières entre l'art et le design, entre l'art et l'artisanat* ». A peine arrivé en Ubaye, il construit une réponse à son handicap temporaire : un marteau-pilon mécanique actionné par une pédale qui constitue à la fois un objet utilitaire, prolongement de son bras meurtri,

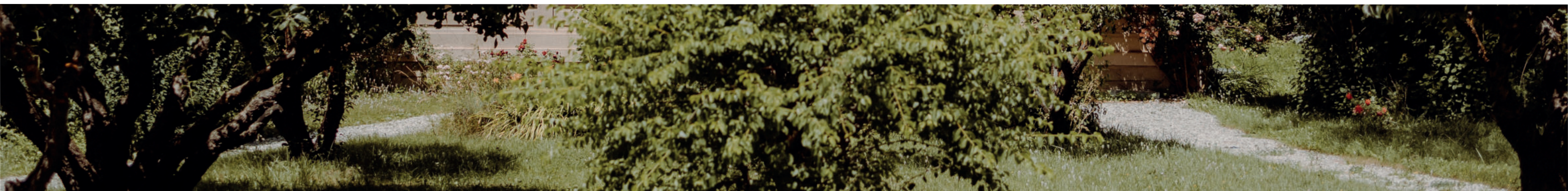
et une œuvre à l'esthétique industrielle, résonnant avec le passé besogneux de la vallée de l'Ubaye. « *Cette pièce est en effet un clin d'œil au métier à tisser Jacquard, considéré comme le précurseur de l'automatisation et utilisé par la filature Fortoul, installée à Jausiers depuis 1839* ». Mais ce drôle de marteau-pilon fait aussi écho au travail de Joël Giavelli, créateur de couteaux, des plus simples au plus sophistiqués, des petits bijoux, droits ou pliants, dagues ou hachettes, bowies à os de sanglier.

Au bord de l'Ubaye, dans un ancien transformateur électrique d'à peine 6m² au sol, Joël Giavelli forge les lames sur son enclume, chauffe l'acier de récupération, le martèle, l'étire, le trempe, réalise des émoutures, sculpte des manches en bois de cerf, en cornes de mouflons, en bois d'ébène ou d'olivier. Entre le four, l'établi et les différentes machines, peu de place dans cette forge sombre, « *le travail de la forge se fait dans l'obscurité afin de percevoir correctement les variations de couleurs de l'acier* », précise l'imposant forgeron-coutelier, autodidacte passionné flirtant lui-aussi sur la ligne ténue entre art et artisanat. Là, s'est faite la rencontre entre les deux hommes. Entre le marteau et l'enclume. Sous l'étincelle du feu. ★



L'ÉPOPÉE MEXICAINE

HISTOIRE



LES UBAYENS AUX AMÉRIQUES

Alors que l'Ubaye célèbre les 30 ans du jumelage de Jausiers avec Arnaudville en Louisiane (1995-2025), accueillant, une nouvelle fois, l'Américaine Seola Arnaud Edwards, descendante à la sixième génération du Jausiérois Jacques Arnaud (1781-1828), initiateur avec ses deux frères, Marc-Antoine et Dominique, du mouvement migratoire ubayen aux Amériques (Louisiane et Mexique), et, parce que l'histoire de l'émigration au Mexique qui fait la notoriété de cette vallée alpine, alimente aujourd'hui un tourisme des racines en plein essor, la vallée de l'Ubaye mise sur son histoire et son patrimoine pour développer un tourisme culturel de qualité, en proposant visites guidées et médiations culturelles thématiques.



Le Château des Magnans à Jausiers.



La Villa La Sapinière à Barcelonnette.

Au Mexique, en Louisiane, en Argentine... mais aussi au Canada, comme en France, dans la vallée de l'Ubaye, à Paris, sur la Côte d'Azur..., les entrepreneurs ubayens ont confié à l'architecture leur rêve de réussite mais aussi leur attachement à leur histoire alpine et à leur terre natale.

C'est au Mexique où ils émigrent massivement entre 1845 et 1955, implantés dans le commerce de tissus et l'industrie textile (une activité que ces manufacturiers de laine et soyeux maîtrisent en Ubaye depuis le XVII^e siècle) que les habitants de la vallée de l'Ubaye et de Barcelonnette, communément appelés « les Barcelonnettes », vont faire l'expérience de la modernité et découvrir le pouvoir de la pierre, et du geste architectural. On leur doit, en 1898, le premier grand magasin de nouveautés français édifié à Mexico, au cœur de la capitale de la jeune république fédérative des États-Unis du Mexique, baptisé « Palacio de Hierro » car entièrement construit en fer sur les plans des architectes parisiens Georges Debrie et Georges Pierron. Cette construction emblématique

de l'ère industrielle (qui fera tous les dix ans l'objet d'agrandissements successifs) sera suivie de beaucoup d'autres qui transformeront le cœur de la capitale mexicaine et celui des principales métropoles du pays. Ces nouveaux palais du commerce, qui font le lien avec la France et l'Europe, prennent le nom des capitales ou des grands ports : la « Ciudad de Paris », la « Ciudad de Londres », « Las Fábricas de Francia », « Mexico-Londres », mais aussi « Al Puerto de Liverpool », et « Al Puerto de Veracruz » dont on peut encore découvrir les silhouettes monumentales dans le paysage urbain contemporain de Mexico.

Des constructions parfois programmées (et financées) depuis l'Ubaye, comme le magasin « Las Fábricas Universales » qui voit le jour à Mexico, en 1909, après la vente à Barcelonnette de la villa « La Sapinière », mais aussi des villas édifiées à Barcelonnette et Jausiers projetées au Mexique, et dessinées par les architectes des grands magasins au Mexique. Des programmes architecturaux étroitement liés et reliés, et dont l'histoire commune méritait d'être contée. (...)



Les villas de Barcelonnette et Jausiers racontent une histoire singulière : celle d’une migration massive vers la Louisiane et le Mexique, celle d’une réussite visible qui a transformé la physionomie montagnarde de ce territoire alpin. Les anciens émigrants de retour du Mexique ont dans un premier temps amélioré la maison paternelle apportant confort et décor raffiné à l’intérieur d’une enveloppe existante modeste ; puis ils ont bâti de charmantes demeures, copiant le modèle de la demeure urbaine classique héritée du XVIII^e siècle, avant de construire, confiées à des hommes de l’art, de véritables « villas-châteaux » reconnaissables par leur effet de silhouette, et exclusivement dédiées à la villégiature estivale.

À Barcelonnette, comme à Jausiers, les nouvelles constructions ont transformé les abords des deux sites alpins en « ville d’eau à la mode » et donné même (pour Jausiers) « l’impression d’une cité balnéaire » ! Une cinquantaine de villas pour la sous-préfecture de Barcelonnette, une vingtaine de villas pour le bourg de Jausiers qui, devant l’importance des programmes, dont celui de l’imposant château des Magnans, accueillera la première agence d’architectes avec à sa tête Bernardo Ramelli (Lugano, Tessin), venu en Ubaye accompagné d’ouvriers spécialisés tessinois, tous originaires de la Suisse italienne.

Le triomphe de l’éclectisme inventif (1890-1914)

Il s’agit pour les architectes, issus principalement de Marseille et Grenoble, de répondre à la commande de « ces patients et laborieux commerçants qui ont couvert le Mexique de leurs florissantes maisons et qui rapportent au pays, avec cet or si bien acquis, le bien-être de l’avenir » (François Arnaud, notaire à Barcelonnette), en multipliant les modèles d’architecture, à la fois pittoresques et décoratifs. Le premier d’entre eux, Eugène Marx, qui maîtrise parfaitement le langage éclectique hérité du siècle de l’Industrie, va favoriser l’effet de silhouette avec de grands combles brisés, à croupes aiguës et toits en pavillon couverts en ardoise importée d’Angers, et le recours aux nouveaux matériaux entraînant une surenchère architectonique et décorative. Avec treize villas (et deux écuries) édifiées entre 1895 et 1904, l’architecte marseillais fixe en Ubaye l’archétype de la « villa-château » dans laquelle vont se reconnaître et s’identifier les nouveaux « propriétaires rentiers ». Les architectes grenoblois Francis Girard, et les associés

Joseph Morard et Marius Bonnat qui lui succéderont à partir de 1905 (et jusqu’en 1925), s’inscriront dans cette mouvance tout en proposant, à Barcelonnette comme à Jausiers, un langage en direction d’un éclectisme tempéré. Seul l’architecte tessinois, Bernardo Ramelli (1873-1930) qui travaille principalement à Jausiers (on lui doit une seule villa à Barcelonnette, la villa Costebelle) proposera une écriture balnéaire inédite, importée des rives du lac de Lugano dont il est originaire. Les nouvelles façades entièrement ouvertes sur le paysage trahissent toutes le souci, inédit en Ubaye, du rapport au site avec la vue démultipliée par le nombre des ouvertures et leur grande variété. Mais tous peuvent compter sur le savoir-faire des artistes décorateurs et des Maisons spécialisées dans le décor intérieur et l’équipement de la maison qui se déplacent en Ubaye, devenue, pendant soixante ans (1870-1930), un véritable laboratoire pour la création architecturale. Parmi les signatures connues, celles des maîtres verriers Jacques Gruber (école de Nancy), Louis Balmet (Grenoble) qui interviennent dans les villas mais aussi dans les édifices religieux de la Vallée (église paroissiale de Barcelonnette...) ; celles des peintres et artistes décorateurs parmi lesquels on trouve le célèbre affichiste Alphonse Mucha.

En fins connaisseurs des produits manufacturés et primés aux concours des expositions universelles, les propriétaires rentiers interviennent directement dans le projet décoratif de leurs villas, sollicitant les meilleures Maisons, titrées et médaillées, et spécialisées dans la production des industries du meuble, de la sculpture ornementale, de la marbrerie artistique, des produits céramiques, de la verrerie, de la peinture décorative, des étoffes et même de la décoration des jardins.

Des cas de « rhabillage » insoupçonnés

Les premières villas édifiées avant 1890 feront aussi l’objet d’une attention toute particulière de la part de leurs propriétaires qui n’hésiteront pas à s’adresser aux architectes à l’œuvre en Ubaye pour remettre au goût du jour leurs anciennes et modestes « bâtisses ». Parmi les transformations les plus spectaculaires, il faut citer, à Barcelonnette, les villas Puebla (1885-1903), La Sapinière (1878-1905),



La Roseraie (1882-1895), Anita (1878-1920), mais aussi le nouveau château du Peyra, ancienne bâtisse qui se voit flanquée de deux tours d’angle coiffées d’une poivrière. Les remaniements effectués vont au-delà du strict souci d’un plus grand confort pour s’attacher à la création d’une nouvelle élévation, à la fois ordonnancée et hiérarchisée. Ainsi la villa La Sapinière qui abrite aujourd’hui le musée de la Vallée à Barcelonnette, verra ses façades nord et sud reprises (avec l’introduction d’une modénature) et l’implantation, côté parc, d’une imposante véranda métallique inspirée par l’Art nouveau, tout comme, à l’intérieur, son nouveau cabinet de bains exécuté en faïences de Sarreguemines.

Toutes ces villas, construites entre le berceau et la tombe qui affichent incontestablement la réussite des anciens émigrants, ont été qualifiées de « Types de Villas d’Américains » par leurs contemporains, mettant ainsi l’accent sur la fortune réalisée outre-Atlantique. Aujourd’hui, l’appellation de « villas mexicaines » nourrit la confusion, et entretient le contre-sens quant au style même du projet architectural qui n’a rien emprunté au Mexique, à l’exception, pour quelques-unes, du nom choisi : villas Puebla, Durango, San Carlos, Morelia, La Tapatia, La Sizampa, ou encore La Campecina. ★

FÊTES LATINO-MEXICAINES DE BARCELONNETTE

La plus mexicaine des villes françaises se devait de célébrer, en couleur et en musique, son histoire commune avec le Mexique. Depuis 40 ans, durant dix jours au mois d’août, la capitale de l’Ubaye bat au rythme des mélodies entraînantes des mariachis, accueille des danseurs aux habits flamboyants, fait résonner la culture aztèque et célèbre la gastronomie sud-américaine. Défilés de costumes traditionnels et joyeuses déambulations se tiennent dans une ferveur grandissante d’année en année. Un festival populaire qui tend à promouvoir les échanges interculturels entre deux pays au sang mêlé.

L'AUDACIEUSE VILLA BLEUE

Plus qu'une demeure, elle est un objet de modernité qui ne cesse de fasciner. Posée au bout de l'avenue Porfirio Diaz à Barcelonnette, comme un point d'orgue à la success story mexicaine, la villa Bleue, labellisée Patrimoine du XX^e siècle, symbolise l'audace et la prospérité. Une demeure « de montagne » unique.

À mi-chemin entre le pavillon des expositions internationales (par son imposante masse) et le grand paquebot de luxe (par le recours à la métaphore nautique, avec son grand hall, sa galerie passerelle, ses hublots et portes-cabine...), la villa Bleue est le dernier grand chantier de l'entre-deux-guerres. Édifiée pour le négociant Camille Jean installé à Mexico, elle clôtura soixante ans d'architecture de villégiature en Ubaye. L'ambitieuse villa est l'œuvre d'une association de jeunes architectes (Hiriart, Tribout et Beau) et de maîtres décorateurs (Gruber, Cazaux, Daum et Schwartz), réunie en 1925 à l'exposition internationale des arts décoratifs de Paris.

La villa, qui comporte deux étages sur un rez-de-chaussée surélevé, au-dessus d'un niveau de caves et de pièces de service, se distingue par son plan massé autour d'un grand hall central englobant les deux étages, et éclairé par une verrière zénithale composée d'un damier de 49 carrés orange et blancs. Couverte d'un imposant toit brisé en pavillon abritant encore deux étages de comble, elle se distingue par le jeu de polychromie qui habille les façades et la couverture, exécutée en tuile mécanique colorée. Mais c'est à l'intérieur que l'imposant programme architectural crée la plus grande surprise. Tandis qu'au sol, une remarquable mosaïque dessine sur toute la surface un énorme soleil sur fond d'ondulations mêlées à une multitude de cercles colorés, la grande baie marquant l'accès principal à la

villa accueille un imposant vitrail historié (2 m x 8 m) qui, dans un saisissant raccourci imagé, célèbre la réussite du commanditaire (et par extension celle de tous les entrepreneurs ubayens) dans l'industrie textile et le négoce. Pour ce paysage industriel, véritable fresque mécaniste traitée dans le plus pur style Art Déco, l'architecte basque Joseph Hiriart fait appel au maître verrier de l'école de Nancy, Jacques Gruber (1870-1936) qui a aussi travaillé pour les Barcelonnettes au Mexique réalisant les verrières monumentales des grands magasins « Palacio de Hierro » et « Centro Mercantil », toujours visibles à Mexico.

Mais ce manifeste Art Déco a failli disparaître. Fermée pendant des décennies, menacée par des projets immobiliers, la villa Bleue a connu un long sommeil. Inscrite en 1987 à l'inventaire supplémentaire des Monuments historiques, son avenir restait incertain. Sa renaissance vient de son nouveau propriétaire tombé sous le charme du lieu, qui séduit par le style et le langage Art Déco, a souhaité retrouver l'état initial de la villa, grâce à une restauration exemplaire. De la toiture, aux enduits ; des volets en bois – restaurés un à un –, aux parquets, à l'électricité : tout est repris avec minutie, s'appuyant sur les plans conservés. En 2010, le ministère de la Culture lui décerne le label Patrimoine du XX^e siècle, récompensant un édifice devenu emblématique. ★





LE CHARME D'ANTAN DE LA **VILLA PUEBLA**

Sous ses vitraux colorés et sa charpente magistrale, la Villa Puebla (1880) garde la mémoire d'un jeune Ubayen parti faire fortune à treize ans, puis revenu bâtir ici sa villa. Depuis 2021, totalement restaurée, la Villa Puebla est une maison d'hôtes raffinée qui marie vitraux et plafonds décorés au confort contemporain.

C'est aujourd'hui une cossue maison d'hôtes de cinq chambres spacieuses. Ce fut, à sa construction en 1880, la maison de la famille Lions. La Villa Puebla porte le nom de la ville mexicaine où le jeune Eugène Lions s'exila à l'âge de 13 ans avec son oncle. Vingt-cinq ans plus tard, c'est en homme riche qu'il revient à Barcelonnette. Comme tant d'autres, Eugène Lions a fait fortune dans l'industrie textile et de la mode : il co-possède, à Puebla, une usine et un grand magasin, La Ciudad de México. À son retour en Ubaye, il épouse Marie Manuel et lance le chantier de sa demeure, qui s'étend alors sur une propriété de 3,5 hectares.

À côté de l'immense bâtisse simple, presque austère, se trouvent une grande ferme, des animaux, un verger et un potager : de quoi vivre quasi en autarcie avec ses huit enfants. Les Lions emploient jusqu'à 12 domestiques. Eugène participe à la création de la banque de Barcelonnette et continue de prospérer. En 1903, en pleine période Art Nouveau, il fait appel à l'architecte grenoblois F. Girard pour mettre sa bâtisse au goût du jour. L'importante transformation dévoile une élégante et raffinée maison bourgeoise, enrichie de vitraux, de sculptures, de faïences et de plafonds décorés.

L'une des filles de Marie et Eugène, Isabelle, hérite de la Villa Puebla, épouse Alfred Reynaud et fait ainsi passer le patrimoine familial dans le giron d'une autre emblématique famille de Barcelonnette. En 2021, Laurent Marais



et sa compagne Tessi achètent la villa aux descendants des Reynaud et engagent dix-huit mois de travaux aux côtés d'artisans locaux. L'objectif : créer un lieu accueillant, à la croisée du passé et du présent, ouvert sur l'extérieur. La rénovation est ainsi menée dans un souci d'équilibre entre la préservation du patrimoine et la nécessité de moderniser, notamment pour recevoir du public. Papiers peints, mobilier — dont le piano —, tissus d'ameublement, planchers, escalier, objets de décoration et toiles d'époque ont retrouvé vie dans la villa, qui a conservé un charme d'antan.

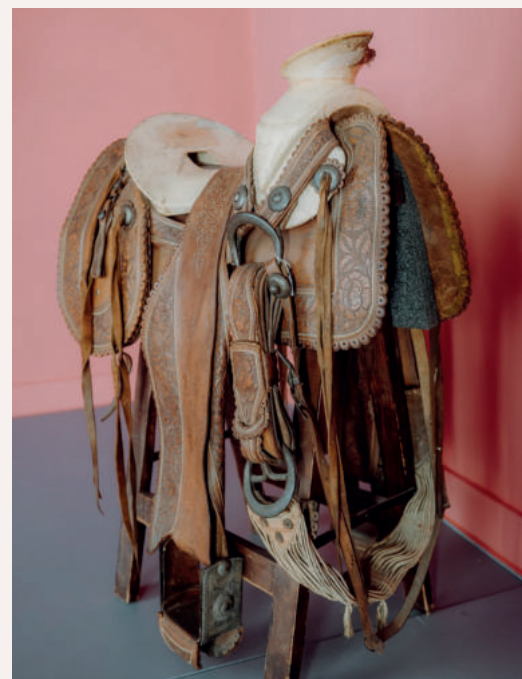
Fondateurs de l'association Culture & Nature en Ubaye, le couple accueille des artistes en résidence et propose, sous l'impressionnante charpente de la villa, des cours d'aquarelle, de yoga et même des séminaires. ★



Chacune des cinq chambres de la Villa Puebla a conservé le mobilier, la décoration, et les papiers peints Belle Époque.



UN MUSÉE OUVERT SUR LE MONDE



Édifiée de retour du Mexique par Alexandre Reynaud (1840-1913), fondateur à Mexico du grand magasin Las Fábricas Universales, la villa La Sapinière (1878) a été léguée à la ville de Barcelonnette en 1971 par son dernier propriétaire mort à Mexico, Antoine Signoret. Depuis 1988, La Sapinière abrite le Musée de la Vallée dédié aux migrations. La villa-musée a une nouvelle fois fait peau neuve (2019-2021) grâce aux chantiers de la véranda, de la toiture et des façades, mais aussi au travers d'une nouvelle scénographie entièrement revisitée. Le musée raconte les itinéraires des marchands-colporteurs partis à la conquête de l'Europe, les parcours de vie des Gens du Piémont, d'Italie ou du Tessin venus travailler puis se fixer dans cette vallée frontalière, l'aventure commerciale des Gens de l'Ubaye implantés aux Amériques, ainsi que les séjours en Orient des peintres-voyageurs de l'Ubaye... Musée de société, d'art et d'histoire, il abrite des collections de beaux-arts, archéologiques, ethnographiques, naturalistes et photographiques qui invitent encore au voyage. Au rez-de-chaussée trônent « trois moutons de la race Mourre Rous » par l'artiste animalier François-Xavier Lalanne (1927-2008), clin d'œil à la transhumance et au pastoralisme alpin.

Ce dossier s'est appuyé sur les recherches présentées dans l'ouvrage consacré à « L'aventure architecturale des émigrants barcelonnètes France-Mexique : inventaire non exhaustif du patrimoine monumental porté par les émigrants-bâisseurs de la vallée de l'Ubaye au Mexique et en France, entre 1860 et 1960 ». Sous la direction d'Hélène Homps Brousse. Co-édition Éditions d'Art SO-MOGY / Musée de la Vallée / Sabença de la Valécia / Paris / Barcelonnette. 2013



UN PATRIMOINE FUNÉRAIRE EXCEPTIONNEL

La variété et la richesse des matériaux utilisés transforment chaque cimetière de l'Ubaye en un véritable « musée lapidaire à ciel ouvert ».

En sélectionnant les plans de leur villa de villégiature, les anciens négociants retirés des affaires, financent simultanément la construction de leur dernière demeure, s'adressant parfois au même architecte. Mais l'édification de la chapelle funéraire monumentale a concerné tous les émigrants de retour du Mexique, sans exception, qu'ils construisent ou non une villa dans leur vallée natale.

Villas et chapelles funéraires observent une même évolution architecturale et stylistique. Ainsi l'âge d'or de la commande architecturale (1890-1914) réunit villas et tombes monumentales dans le même éclectisme inventif et la même surenchère ornementale.

Tous les styles, toutes les combinaisons décoratives sont à l'œuvre dans une commande funéraire largement dominée par les ateliers piémontais, principalement la marbrerie Rossetto Rinaldi (Barges, Cuneo) associée au sculpteur Ettore Rizzi, dont l'abondante production fait la singularité et la richesse du patrimoine funéraire en Ubaye. Parmi les principaux types proposés, on distingue la chapelle monumentale, fermée ou ouverte de style néo-gothique ou néo-classique ; le pavillon monumental (entre style Empire et influence orientale) ; le type hybride de la chapelle-pavillon ; la stèle commémorative ; le cénotaphe sur degrés ; le portique à colonnes ; le pilier monumental ou encore le tempietto de plan centré.

Dans tous les cas, le sentiment de l'architecture a prévalu sur le sentiment de la mort. Pas de mise en scène de la douleur, pas de gisant ou statues funéraires en pleurs, à l'exception de deux figures d'anges, les ailes déployées. Ici aussi, l'ambition du programme architectural et décoratif donne à voir la réussite de l'ancien émigrant aux Amériques. (...)



La variété et la richesse des matériaux utilisés transforment chaque cimetière de l'Ubaye en un véritable « *musée lapidaire à ciel ouvert* » (Pierre Dallyaire). Les calcaires et marbres autochtones de la haute vallée de l'Ubaye, très riche en marbres gris pâle, bleus, rouges, rubanés, brèches, verts ou serpentineux dominant, notamment le rouge, le rose et le gris de Serenne ; le Portor de Saint-Paul-sur-Ubaye, sans oublier le vert de Maurin, trop fragile, et réservé à l'intérieur des constructions (tombes, maisons, églises...). Mais c'est le calcaire noir de la Chapelue, exploité dans la vallée voisine du Guil (Hautes-Alpes), qui l'emporte, si « propre à la sculpture, et dont la teinte convient très bien au funéraire, le bouchardé ou l'égrisé. » On trouve quelques rares constructions exécutées dans le

précieux marbre blanc italien de Carrare (Toscane), qui reposent toutes sur un socle en Chapelue pour une plus grande protection contre le gel.

Mais les monuments funéraires peuvent eux aussi « mourir » : érosion, absence d'entretien, dégradations, vandalisme, procédures de reprise... Le patrimoine funéraire exceptionnel de l'Ubaye est fragile, et en danger. La commune de Jausiers s'en soucie et a choisi de protéger et de restaurer ces constructions monumentales qui pourront bientôt abriter des columbariums ou des ossuaires, leur assurant ainsi une nouvelle vie, et sollicite le soutien de la Fondation du patrimoine qui apporte aussi son aide au petit patrimoine non protégé et non inscrit. ★

JOYEUSE FÊTE DES MORTS

Joyeuse et festive, la Fête des Morts, ou Día de los Muertos en espagnol, est une occasion de célébrer la vie des défunts plutôt que de pleurer leur perte. Célébration traditionnelle mexicaine, elle s'appuie sur une croyance : le retour de l'âme des morts sur Terre le temps d'une journée, au début du mois de

novembre, en général le 1^{er}. Plus grande des festivités ancestrales du Mexique, elle se caractérise par des rituels, des décorations et des offrandes spéciales pour les morts : des autels richement décorés de fleurs, de bougies, de photos et d'offrandes, des défilés de musique de mariachis et de danse, des repas partagés, etc. L'événement, inscrit sur la liste représentative du patrimoine culturel immatériel de l'humanité de l'UNESCO depuis 2008, dans le prolongement des fêtes latino-mexicaines du mois d'août, est célébré comme il se doit à Barcelonnette.



UNE VIERGE VENUE DU MEXIQUE

On la surnomme « la reine du ciel » depuis ce jour de décembre 1531 où elle apparut à Juan Diego, sur la colline du Tepeyac, au nord de Mexico. En se présentant à cet humble Indien, la Vierge de Guadalupe imprima sur sa tilma, sa tunique, son image, pour preuve de son apparition. Ce simple tissu, tissé de fibres végétales, demeure toujours « miraculeusement » intact, suscitant la curiosité de la science et renforçant la dévotion envers l'icône populaire sud-américaine. Depuis le XVI^e siècle, son image a été reproduite par milliers, en peinture, sur des bannières et même des drapeaux. Patronne de l'Amérique latine depuis 1910, elle fut aussi reconnue par Jean-Paul II comme « patronne de tout le continent américain et étoile de la nouvelle évangélisation ». Depuis 2014, la reproduction photographique de la Vierge de Guadalupe exposée dans la cathédrale de Mexico se découvre sur le mur de l'église Saint-Pierre de Barcelonnette, faisant face à la représentation peinte offerte en 1908 par l'ancien émigrant Henri Monjardin, sous la signature de M. Ramirez Díaz. Toutes les églises de la Vallée accueillent son effigie ; autant de témoignages de la vivacité de la culture mexicaine en Ubaye.



ENTRETIEN AVEC UN CONSUL

Un consul honoraire du Mexique à Barcelonnette ? Pour ceux qui ne connaissent pas l'histoire de la vallée de l'Ubaye, la chose peut sembler surprenante, mais elle est pourtant bien réelle. Depuis février 2023, cette charge bénévole est assurée par Yvan Romero, également fondateur de l'association des cultures franco-mexicaine.

Quelle est la fonction et le rôle d'un consul honoraire ?

Au nombre de sept en France, les consuls honoraires du Mexique sont des bénévoles qui constituent un réseau relais pour le consul général basé à Paris. Notre mission première est d'apporter de l'aide aux ressortissants mexicains en difficulté, qu'ils soient résidents ou de passage. Notre rôle est aussi de faciliter les démarches administratives entre citoyens français et État mexicain, et inversement. Nous avons également une fonction de représentation du Mexique et de promotion de notre culture dans l'enceinte de notre circonscription consulaire.

Une première pour vous ?

Non ! Pour résumer, je suis né en 1966 d'une mère bretonne et d'un père mexicain. J'ai fait mes études d'ingénieur du son et de production musicale à Boston et me suis installé à Marseille en 1998. Là, j'ai fondé l'association des cultures franco-mexicaines (ACFM), qui a organisé plusieurs festivals comme Mexico Mágico, puis ouvert, en 2004, le consulat du Mexique à Marseille, assurant la charge de consul honoraire. À cette occasion, j'ai rencontré Jean Chabre, ancien maire de Barcelonnette qui, depuis 2010, occupait lui aussi ce poste consulaire.

Qu'est-ce qui a motivé votre décision de vous installer à Barcelonnette en 2022 ?

Grâce à Jean Chabre, j'ai découvert Barcelonnette. J'ai retissé les histoires familiales de mes amis de lycée, qui portaient des noms bas-alpins. Je suis littéralement tombé amoureux de cette petite ville de 2 700 habitants, de cette vallée, de son climat, de son ambiance et, bien sûr, de son histoire incroyable, qui est un peu la mienne. Un an après mon installation, j'ai succédé à Jean Chabre au poste de consul honoraire et installé l'ACFM à Barcelonnette.

Quelle est la vocation de cette association ?

Poursuivre et renforcer les liens entre les deux pays, recréer un mouvement culturel fort, en dehors de l'aspect folklorique et touristique. Il faut redonner de l'intérêt aux jeunes générations pour cette histoire qui fait sens, dans un souci de transmission d'un patrimoine culturel exceptionnel. Il s'agit aujourd'hui de l'entretenir et de le faire vivre intelligemment.

Quelles ont été les réalisations de l'ACFM ?

En deux ans, nous avons rassemblé 55 adhérents et ouvert un local, un lieu de culture mexicaine où l'on trouve une bibliothèque et où l'on organise des débats, des rencontres et des projections de films : tout ce qui fait vivre la culture (...)

mexicaine. Nous avons également organisé plusieurs événements sportifs : un record de l'heure à vélo sur la piste d'Aguascalientes par Jean-Pierre Demenois, alors âgé de 77 ans, et, lors du passage du Tour de France, trois cyclistes mexicains qui faisaient le Tour du Mexique en France en cinq jours ont, accompagnés d'une équipe locale, ouvert l'étape à Barcelonnette avant l'arrivée du peloton. Nous avons également l'honneur d'exposer, au Musée de la Vallée en 2023 puis à l'Institut Culturel du Mexique à Paris (2024/2025), l'un des plus grands photographes contemporains français, Bernard Plossu.

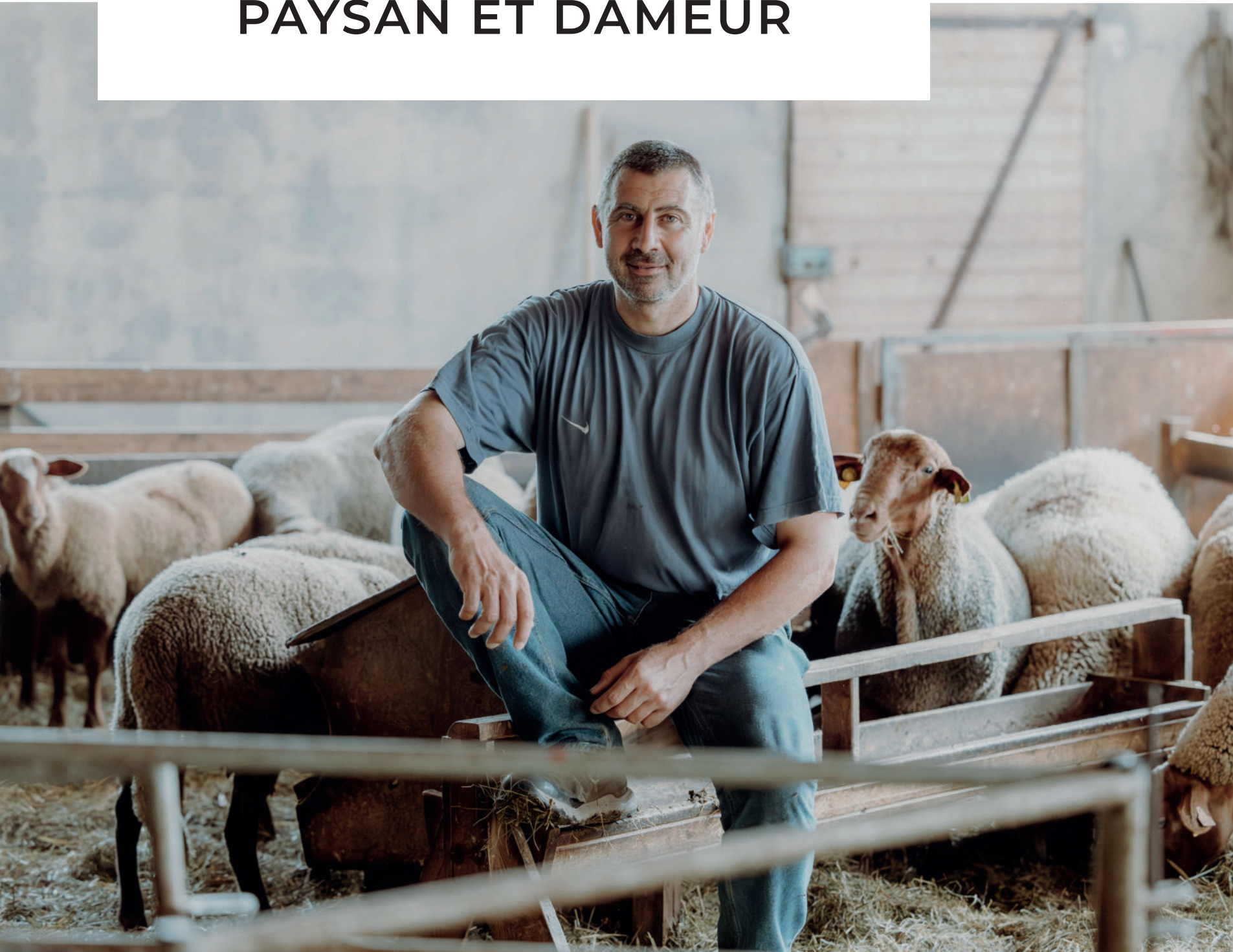
Des projets ?

Nous souhaiterions organiser la première fête nationale du Mexique à Barcelonnette le 15 septembre 2026. Mais aussi relancer le deuxième Tour cycliste du Mexique en France, impulser une plus grande dynamique à notre bibliothèque, plus généralement, renforcer les liens qui unissent nos deux pays. ★



JULIEN GARINO

PAYSAN ET DAMEUR



À la musique du temps qui passe, Julien Garino oppose les travaux immuables, ceux des champs, des brebis à nourrir et des pentes enneigées à damer. Un paysan et chauffeur d'engin à la vie simple et rude.

Dans le salon rustique, la pendule égrène ses tic-tac sonores sur les cafés fumants, cette sempiternelle et vaine lutte pour fixer le temps qui passe. Julien Garino, 46 ans, a posé ses solides mains calleuses sur la toile cirée, accrochant une pause dans ces jours sans fin, cette litanie des travaux. Eleveur en été, chauffeur d'engin de damage en hiver, le quadragénaire est aussi le deuxième adjoint de la commune de La Condamine, accessoirement déneigeur. Ainsi va la vie depuis 23 ans.

Quatre générations à la ferme

C'était en 2002. Après des études en lycée agricole à Gap, Julien s'est installé en tant qu'agriculteur en Gaec avec sa mère. Comme son père, comme son grand-père avant lui, une suite sans questions. « Mon arrière-grand-père était venu d'Italie pour louer ses services ici. Avec sa femme, ils ont acheté une demeure, au Villard, dans ce hameau situé à 1 500 m d'altitude. Quand mon père a repris la ferme en 1980, il a orienté l'exploitation sur l'élevage ovin, et il a construit de ses mains une bergerie. C'était un maçon passionné ». Dans le salon, la cheminée et les grands volumes sous plafond, tout transpire la pogne, une maison en moellons franche comme une cognée, un repère pérenne. « *L'été, je mélange mes 300 brebis mères de race Mourerous avec celles de deux autres éleveurs dans le cadre d'un groupement pastoral qui embauche un berger. Nos parents étaient déjà en groupement, on a continué* ». Le troupeau, 1 500 têtes au total, pâture du côté des vallons de Bachasse et de Croués, jusqu'à 2600 m, à la limite du sommet de la station de Sainte-Anne. Un secteur qui est aussi son jardin hivernal : « *Les secteurs que je dame, j'y fauche l'été. C'est un avantage : je connais tous les reliefs. Ce sont des zones où il y a du gazon à 90% : avec 30 cm de neige, on arrive à damer. Et puis l'exposition plein Est fait que le soleil n'arrive pas à attaquer le manteau neigeux* ». (...) »

FRÉDÉRIC JEAN

DE LA NEIGE AU LAC

L'hiver, le gaillard n'a pourtant pas vraiment le temps pour la contemplation. « *Quand il neige, il peut m'arriver de damer jusqu'à 9h, heure d'ouverture de la station. À 10h, je suis à la bergerie pour donner à manger aux brebis, je fais 1h de sieste avant de les nourrir à nouveau entre 15 et 17h, puis, je rattaque sur les pistes. Quand en plus, il faut gérer les agnelages au pi des vacances de février, c'est un peu raide* », reconnaît-il. Qu'importe les nuits courtes et l'esprit encombré du souci des bêtes, la vie, pleine, en vaut la peine. Même après 25 ans de travail : « *J'ai toujours la même passion pour mes deux boulots, j'adore conduire des engins, dameuse et tracteur, et j'aime le côté solitaire de la tâche* ».

Mais si le métier se perpétue dans la tradition et la fidélité aux aïeux, d'autres bouleversements tentent de croquer la tranquillité du labeur. Le loup d'abord : « *Nous sommes dans des vallons isolés où il y a peu de tourisme, pour l'instant, on a fait le choix de ne pas prendre de chiens de protection, et ces derniers temps, on n'a pas été vraiment secoué, mais il y a quelques années, on a perdu 29 bêtes en un automne. Il viendra un moment où il n'y aura plus d'élevage* ». Les foin ensuite : « *Je suis sur une petite exploitation, je loue 60% des terres, je jongle entre des champs excentrés, il faut transférer le matériel et il y a peu de terres mécanisables. Et puis avant, les résidents secondaires venaient donner la main* ».

Julien n'est pourtant pas du genre à pester contre le rouleau d'un foutu « progrès ». Parce que son carburant, c'est la terre, et parce que ça rime avec solidaire, il a monté, avec une association d'éleveurs, une salle d'abattage et de découpe à Guillestre, les ventes s'écoulant en partie en direct ainsi qu'à la Maison de Pays. Dans la famille, il y a sa femme, qui fait tourner les gîtes, et le premier de leurs trois enfants, âgé de 18 ans qui « *fait son apprentissage en mécanique, et va peut-être reprendre l'exploitation* ». À Villard, le temps long est immuable. Un tic-tac qui s'incruste. ★

« *Les secteurs que je dame, j'y fauche l'été. C'est un avantage : je connais tous les reliefs.* »



Pour attraper Frédéric Jean, il ne faut pas être essoufflé. Le montagnard jongle entre ses fonctions de directeur d'exploitation de la station du Sauze, de gérant d'un parc aquatique à Saint-Vincent-les-Forts et de gîtes en location à Saint-Jean Montclar. Prêts à transpirer ?



Hyperactif et passionné, Frédéric Jean, originaire du Vaucluse, a très tôt été élevé dans le goût de l'effort et de la curiosité par des parents aux talents multiples. Son père, entrepreneur en maçonnerie, et sa mère restauratrice, lui insufflent un attrait pour les travaux pratiques ainsi que la gestion d'entreprise. Il découvre aussi le ski et la montagne du côté de Sestrières puis de Chabanon, où ses ascendants ont acquis un appartement. Touche-à-tout, Frédéric se passionne aussitôt pour cet univers dont il arpente les dénivelés sans relâche, avec ou sans remonte-pentes : moniteur de ski puis pisteur-secouriste et pisteur-artificier, il enchaîne les formations dans les remontées mécaniques puis devient successivement chef de secteur, adjoint au directeur d'exploitation puis chef d'exploitation de la station de Montclar. « *Je gérais tout, la mécanique, le damage, quand il y avait une panne électrique, c'est moi qui m'en occupais. Je suis vite rentré à l'année à la station. J'y suis resté 28 ans et 32 saisons !* », sourit-il.

Secouriste, sur la neige ou sur l'eau

Il y a quatre ans, Frédéric Jean change de destination, mais toujours en Ubaye, par goût du défi et par curiosité : « *Je suis arrivé au Sauze en tant que chef d'exploitation adjoint à Ubaye ski. J'avais envie de rencontrer de nouvelles personnes et de retrouver le terrain* ». Dépannage, damage, secours, déclenchement d'avalanches... le responsable, reconnu pour avoir su doper le chiffre (...)

d'affaires estival de la station de Montclar, est tout de suite perçu, dans un contexte de pénurie de talents à ce poste, comme l'homme providentiel, un gestionnaire avec une vision périphérique. « *Avoir des idées pour développer le tourisme, c'est une véritable passion chez moi* », reconnaît-il. Quand la saison de ski se termine, et parce qu'il ne peut décidément pas garder les deux pieds dans la même chaussure, Frédéric quitte la station pour les rives du lac de Serre-Ponçon. A Saint-Vincent-les-Forts, dès le mois de juin, il gère avec ses fils, Aquasplash, un parc aquatique ludique fait de modules gonflables avec des sauts, des toboggans, des trampolines, des murs d'escalade et autres surprises. De la neige à l'eau, une transition logique ? « *Mes enfants sont aussi moniteurs de ski, ils m'ont sollicité pour cette aventure très prenante* ». Frédéric, également titulaire du BNSSA (Brevet National de Sécurité et de Sauvetage Aquatique), a même dû prendre un congé sans solde pour pouvoir assurer ses tâches au bord de l'eau tout l'été, tandis que sa femme s'occupe de la gestion de gîtes de famille à Saint-Jean Montclar.

Au milieu de cet agenda surchargé, le montagnard invétéré, skieur de randonnée, alpiniste, cycliste et vététiste, en est parfois réduit à scruter avidement les sommets. « *Ça me manque, reconnaît-il, j'adore mon jardin, l'Ubaye et les Ecrins, mes spots favoris des aiguilles de Chambeyron, au-dessus du col de Larche, et les pentes en versants Nord de Maurin* ». Alors, cette année, avec ses fils, le « patron » de 56 ans a quand même réussi à faire la barre des Ecrins en ski ! ★

*« Ça me manque, j'adore mon jardin,
l'Ubaye et les Ecrins,
mes spots favoris des aiguilles
de Chambeyron, au-dessus du col de Larche,
et les pentes en versants Nord de Maurin. »*



